

A.D. Martel

*Un homme pour
Noël*

Prologue

Cher Père Noël,

Je t'ai déjà écrit cette année, mais, s'il te plaît, peux-tu oublier ma première lettre ? Celle que j'ai réalisée avec Maman ? Je sais que tu es très occupé avec les enfants du monde entier pour gérer en plus les adultes. C'est pour ça que je te propose de ne pas m'offrir de jouets et de simplement réaliser ce souhait : apporte à Maman un petit ami pour Noël. Pas un copain tout petit, mais un homme qui pourrait devenir mon papa.

En échange, c'est promis, je me laverai les dents tous les soirs et je ne dirai plus jamais de gros mots ! S'il te plaît, Père Noël, j'y ai vraiment bien réfléchi et je veux que Maman soit heureuse. Elle n'est plus toute jeune, tu sais. Et puis elle est rouillée, un peu comme l'automate de tatie Annie. Elle a besoin d'un peu d'aide.

Des bisous

Margault

P.S. : Je sais que tes lutins sont attentifs aux souhaits des enfants et n'ont pas le temps d'espionner ceux des adultes. Je t'envoie donc la liste des préférences de Maman. C'est « l'homme idéal » qu'elle a décrit à la voisine quand elles me croyaient endormie. Tu vois, moi aussi je peux faire un bon lutin ! Ce n'est pas grave si le monsieur ne répond pas à tout, tant qu'il est gentil et n'a pas mauvaise haleine.

P.P.S. : C'est pas précisé dans la liste, mais s'il pouvait avoir un chien, ça serait vraiment super !

P.P.P.S. : Pardon Père Noël, je n'aurais pas dû écrire ça. Choisis qui tu veux, tant qu'il rend heureuse Maman.

Chapitre 1



Plus qu'une boîte...

Je dépose avec minutie la conserve sur sa consœur. Mes doigts s'écartent progressivement. Je retiens ma respiration. Les secondes s'égrènent, je m'attends à chaque instant à ce que tout tombe. Je me recule alors doucement et je serre le poing en signe de victoire :

— Yes !

Et c'est qui la meilleure ? C'est bibi ! J'admire ma sculpture de lutin, grandeur nature. Conserves de petits pois et haricots verts s'allient pour former un chapeau et un beau costume, tandis que les asperges servent à la carnation de la peau. Deux boîtes d'olives font office d'yeux et...

— Joséphine !

Je sursaute au point de bondir sur place. Heureusement, je me trouve assez loin de mon chef d'œuvre pour ne pas le percuter.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ?

Un homme d'une quarantaine d'années m'incendie de ses petits yeux noirs. Ses cheveux sont impeccablement lissés en arrière, et surtout, il porte l'uniforme du magasin : une chemise de couleur bleue qui désigne son statut de manager, et non rouge, comme la mienne.

— Une sculpture, je bredouille, penaude.

— Vous n'avez vraiment que ça à foutre ? Est-ce qu'on vous paye à glander ?

Je déglutis et ouvre la bouche pour me défendre lorsqu'une femme avec son caddie s'arrête devant nous.

— Oh, comme c'est mignon ! s'extasie-t-elle.

Mes lèvres se fendent d'un sourire et mon odieux manager minaude :

— Notre enseigne désire procurer le meilleur à ses clients !

— Vous êtes bien aimable, répond-elle avec une expression joyeuse. Un peu de légumes à table ne pourront pas faire de mal. Mais les lutins ne devraient pas être en rouge, comme le Père Noël ?

Ravie que quelqu'un s'intéresse à ma petite œuvre, je ne peux m'empêcher de répondre :

— À vrai dire, le Père Noël était représenté avec des habits verts jusqu'à une campagne de publicité de Coca Cola dans les années 30. La firme l'a alors vêtu en rouge, de la même couleur que sa bouteille de soda...

Le regard furibond de mon manager me provoque des frissons dans le dos et je me tais instantanément.

— C'est fou la force du marketing ! Merci jeune fille, je l'ignorais totalement !

Je garde un sourire aimable et la cliente s'en va avec un « Joyeux Noël », que nous lui rendons poliment.

— Joséphine..., gronde alors mon manager. Nous sommes un magasin, vous n'avez pas à dénigrer les marques que nous vendons !

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Mais non, je ne...

— Silence lorsque je m'adresse à vous ! Vous êtes caissière, on ne vous demande pas d'avoir un cerveau. Alors, souriez et bouclez-la ! Le temps gaspillé à réaliser cette monstruosité sera déduit de votre salaire !

— Mais Monsieur..., je proteste, toute rouge.

— Il n'y a pas de « mais » qui tienne !

— Jo !

Une charmante blondinette nous rejoint avec une expression guillerette. Un uniforme rouge galbe ses formes généreuses et notre manager ne peut s'empêcher de loucher sur son joli décolleté. Pour ma part, son arrivée ravive mon espoir de sortir vivante de cette confrontation.

— Salut Charles, lui lance-t-elle avec un clin d'œil.

Celui-ci s'empourpre, puis elle continue à mon intention :

— Je sais que c'est encore ta pause, mais tu pourrais m'aider deux minutes, s'il te plaît ?

Ce crétin pâlit. S'il m'avait laissé le temps, je lui aurais précisé que je ne lambinais pas pendant les heures de travail !

— Mademoiselle Thiry, allons donc, laissons Joséphine profiter de son repos. Je suis tout à vous, dites-moi ce qui vous pose problème.

— Oh, merci Charles !

Elle lui attrape le bras avec enthousiasme et l'entraîne vers un autre rayon. Dans son dos, elle lève le pouce de sa main droite, et je soupire de soulagement. Depuis deux ans que je bosse dans cette supérette, je ne compte plus les fois où Cindy, « Mademoiselle Thiry », m'a sauvé la mise ! Elle joue bien entendu sur le béguin du manager. En même temps, je comprends ce dernier : comment ne pas succomber aux charmes de cette fille de vingt ans, qui croque la vie à pleines dents ? Ce n'est pas comme moi... Bientôt la trentaine et mes cheveux châtain sont aussi ternes que ceux de ma collègue sont brillants. Je fais des efforts pour me maquiller, mais le cœur n'y est pas. Peut-être devrais-je m'enduire de fond de teint comme me le conseille mon boss. Selon lui, mes « rides » font fuir les clients.

Je hausse les épaules et me force à sourire. Bah ! Allez, n'y pensons plus. Immortalisons plutôt le moment ! Je retire mon téléphone de la poche arrière de mon jean et prends un selfie avec mon petit lutin. Margault va adorer !

Malgré moi, je ne peux m'empêcher de jeter de nombreux coups d'œil à ma montre. Nous sommes le 23 décembre, et le magasin ne désemplit pas. Aujourd'hui, j'ai demandé à rester jusqu'à la fermeture, à vingt-et-une heures. Je me sens un peu coupable à l'idée d'abandonner mes collègues pour le réveillon. La période des fêtes est la pire dans ce métier. En même temps, j'ai accumulé les horaires difficiles ces derniers mois pour bénéficier de la veille de Noël. Je sais que j'ai beaucoup de chance que cela ait été accepté. C'était donc normal que je me dévoue.

Une fois le dernier client sorti, je compte le contenu de ma caisse. Eh oui, ce n'est pas parce que le magasin ferme que je peux

m'éclipser ! Souvent, j'en ai encore pour une bonne demi-heure. Enfin, je la verrouille et la retire de son casier pour la rapporter dans le bureau du manager.

Je retiens mon enthousiasme de partir en vacances et toque poliment.

Rien. Personne ne répond.

Je frappe une nouvelle fois. Silence radio.

Soudain, un énorme bruit me parvient. Un bruit lourd et métallique. Les poils dans mon dos se hérissent. Non, par pitié, ne me dites pas que...

— JO-SE-PHI-NE ! hurle Charles.

La caisse noire contre ma poitrine, je me précipite dans le rayon des conserves. Mon lutin, ou plutôt ce qu'il en reste, gît sur le sol. Les boîtes d'asperges ont explosé et du verre s'éparpille un peu partout dans de l'eau.

Mon manager est vert de rage. On le confondrait presque avec un lutin, sauf que là, des éclairs sortent presque de ses yeux. Un lutin n'est-il pas censé être tout mignon ? Lui, il ressemble plutôt à un méchant leprechaun...

— Vous allez me nettoyer tout ça ! Et illico ! Vous croyez que j'ai que ça à faire de rester après la fermeture ? Bordel, vous êtes une vraie plaie !

Une boule s'enfonce dans mon estomac et je serre plus fort la caisse contre moi. J'ai envie de crier, de lui demander ce qu'il pouvait bien fabriquer dans ce rayon alors que le magasin est fermé, mais me retiens. J'ai besoin de ce job. Je dois le garder.

— Vous allez tout me nettoyer, et vous verrouillerez derrière vous !

Je réalise soudain l'horreur de ma situation. Il me la confirme avec un air diabolique :

— Vous viendrez donc à l'ouverture avec les clés.

Il me retire la caisse des mains et y fourre le trousseau à la place.

— Mais Monsieur... Ce n'est pas possible... Je...

— Vous êtes en congé, je sais ! rugit-il. Vous croyez quoi ? Pouvoir faire la grasse matinée comme une fainéante ? Ce n'est pas comme ça que va la vie. Assumez un peu vos conneries !

Sans un regard supplémentaire, il me dépasse, me laissant seule dans le rayon. Mes lèvres tremblent.

— Inspire, expire, je me répète alors.

D'un geste vif, j'essuie la larme sur ma joue et me dirige vers la porte de la supérette pour la verrouiller derrière lui. Je vais en avoir pour un moment, il ne manquerait plus qu'un visiteur nocturne fasse du grabuge. Puis je récupère mon téléphone et écris :

« Je ne peux pas encore rentrer, désolée. Éteins ton réveil, nous partirons plus tard ».

Mon regard reste rivé plusieurs secondes sur l'écran, mais aucun message ne me parvient. Margault doit déjà dormir. Mon cœur vacille entre le soulagement et la déception.

— Allez, Jo ! Tu peux le faire ! je m'encourage.

Heureusement, personne ne m'entend. On me prendrait pour une folle. Ces petites discussions avec moi-même me motivent, elles m'apportent le réconfort dont j'ai besoin. Je retrousse mes manches, récupère balayette et serpillère. Je n'ai pas à me plaindre. Mes vacances pourraient commencer bien plus mal. Et puis, c'est vrai que je n'aurais pas dû réaliser cette sculpture. À partir de demain, tout ira pour le mieux ! Fini les mauvaises surprises, j'en suis persuadée !

— Maman !

Non, pitié, pas maintenant...

— Maman, réveille-toi !

Un contact froid sur mon visage m'oblige à ouvrir un œil. La lumière m'agresse immédiatement les yeux et je me réfugie un peu plus dans mon oreiller.

— Margault..., je maugrée. On part plus tard aujourd'hui...

— Maman, il est neuf heures !

Ma petite fille me montre son réveil en forme d'oie. Ses cheveux blonds ondulent sur son pyjama vert, aux motifs des animaux de la forêt.

— Il est neuf heures, je répète bêtement.

Soudain, la terrible réalité me saute au visage. Je me redresse sur mes fesses comme une automate. Mes abdos ressemblent à de la gelée, et pourtant, je me fais l'effet d'un ressort.

— Le magasin, l'ouverture !

Je bondis du canapé qui me sert de lit et m'emmêle les pieds dans la couverture.

— Tu as encore fait des bêtises ? me demande ma charmante petite fille.

— Le magasin, je dois rapporter les clés pour l'ouverture !

Je me dirige dans la chambre de Margault et me cogne le petit orteil en passant la porte. Avec précipitation, j'ouvre notre penderie et enfile un pull propre.

— Mon jean, où ai-je mis...

— Là.

Margault me le tend avec solennité.

— Merci ma chérie.

Je fonce vers mes baskets.

— Tu ne changes pas de chaussettes ? m'interroge-t-elle sur un ton accusateur.

— Euh si, si.

Bon sang, je ne vais jamais m'en sortir ! Je retourne dans l'armoire et enlève mes chaussettes sales. Je me retiens de les jeter par terre pour ne pas montrer le mauvais exemple. Ma fille m'attend sur le pas de la porte d'entrée. Il n'y a pas de hall, la porte donne directement sur le salon. L'intérieur est d'ailleurs assez petit, mais c'est suffisant pour nous deux. Je n'ai pas besoin de chambre et je la laisse bien volontiers à Margault. Elle n'a que neuf ans, mais bientôt, ce sera l'adolescence et elle voudra son intimité.

J'enfile rapidement ma doudoune et déverrouille la porte d'entrée.

— Maman, tu as prévenu les convoituteurs de notre retard ?

Mes yeux s'écarquillent d'horreur. Cela m'a complètement échappé ! Je tâtonne l'arrière de mon jean pour trouver mon téléphone : vingt appels en absence. Mon petit ange me le prend des mains et y dépose le sien, un vieux modèle à clapet argenté que nous utilisons pour correspondre.

— Je m'en charge, annonce-t-elle alors. Appelle-moi en cas de problème.

Je la contemple quelques secondes, interdite. Quand est-elle devenue si grande ? Parfois, j'ai l'impression que de nous deux, c'est elle l'adulte.

— Je t'aime, ma chérie.

Je l'embrasse sur le front et elle me serre fort dans ses bras.

— Moi aussi, Maman.

— Je me dépêche.

J'ouvre la porte lorsqu'une nouvelle interpellation de sa part m'oblige à me retourner.

— Ton bonnet !

— Ne t'inquiète pas, il ne fait pas si froid que ça dehors.

— On annonce une tempête de neige ! Et puis, c'est pas la question. Tu t'es même pas brossé les cheveux ! Tu vas faire fuir tout le monde !

J'accepte de bonne grâce le vêtement en laine et lui adresse un dernier signe avant de descendre par l'escalier de service. L'ascenseur est toujours en panne de toute façon. Essoufflée, j'arrive à ma voiture, une vieille Twingo obtenue en occas il y a à peu près trois ans. Il faut tourner la clé plusieurs fois, mais le moteur me rend de fiers services ! D'ailleurs, je m'estime chanceuse de ne pas devoir prendre le bus. S'il ne neige pas, il fait un froid de canard !

Je démarre, ou plutôt, je tente de démarrer à plusieurs reprises, puis file au magasin. Arrivée sur le parking, j'ouvre la portière, la referme avec la clé (oui, il n'y pas de biper automatique, tout est encore manuel. Je vous l'ai dit, c'est une très vieille occas !) et me précipite vers les portes de la supérette : « 9 h 35 », je vais me faire tuer ! Cinq minutes de retard sur l'ouverture, et tout ça, la veille de

Noël ! Sans compter que les employés doivent normalement arriver bien avant pour accueillir les clients ! Soudain, mon pied glisse et mes fesses atterrissent sur une plaque de verglas. La douleur irradie dans mon coccyx et remonte dans ma colonne vertébrale. Zut ce que ça fait mal ! Je ne sais pas si vous avez déjà expérimenté de telles chutes, mais là, je n'ai qu'une envie : me rouler en boule sur le sol. Malgré tout, je mords sur ma chique et avance à quatre pattes. Je ne peux pas avoir une seule minute de retard supplémentaire !

Par chance, la douleur finit par refluer et je me relève, sous le regard ahuri des passants. Qu'est-ce qu'ils ont ? Ils n'ont jamais vu quelqu'un tomber ? Je redresse un menton digne et, en boitillant, je rejoins la grande porte. Là, je me fige. La porte est bien vitrée. Non, mais comprenez : je vois la vitre, et pas le rideau en métal censé la protéger. Je sors les clés du magasin de ma poche lorsque le visage rougeaud de mon manager surgit à l'intérieur. Je recule par réflexe face à cette horrible apparition. Malheureusement la porte s'ouvre, et il me crache :

— Ah bah, bravo Joséphine ! Je vois qu'on peut vous faire confiance ! Heureusement que je possède un double des clés.

Un double ? Non, mais... il est sérieux ? Il possède un double et il m'a fait décaler mes projets ?

D'un geste sec, il s'empare du trousseau et repart, sans un mot, sans un merci. Mon corps commence à trembler. Ma stupidité me sidère ! Bien sûr qu'il existe un double pour n'importe quel magasin ! Comment n'y ai-je pas pensé ? J'ignore si j'ai envie de crier ou de pleurer. Peut-être les deux à la fois, en fait. La situation est tellement injuste !

— Inspire, expire...

Je me le répète comme un mantra et fais demi-tour.

— Jo !

Ma charmante collègue Cindy ouvre la porte de la supérette et me rejoint sur le trottoir, un sachet en toile dans la main. Je reconnâtrais entre mille le petit monstre qui y est dessiné.

— Tu as laissé ça dans le frigo de la cafète !

— Merci, merci infiniment !

J'ai envie de la serrer dans mes bras tellement je suis heureuse. Comment ai-je pu l'oublier ? Sans ce sachet, le Noël de ma fille aurait été complètement gâché !

— Combien je te dois ? je m'empresse de demander en ouvrant ma doudoune pour récupérer mon portefeuille.

— Brrr, on se les gèle ici. Passe de bonnes fêtes !

— Attends...

Avec un petit clin d'œil, Cindy disparaît dans le magasin. Je rêve ou... Elle m'offre les courses ? Un malaise m'envahit. J'aimerais la poursuivre, mais je n'ai pas le courage d'affronter Charles. Je suis vraiment nulle... Ahhhhhh, j'ai envie de crier !

J'ouvre le téléphone à clapet et vérifie l'heure : 9 h 45. Pas le temps de tergiverser, je rembourserai Cindy à la rentrée ! Je retourne avec précipitation à la voiture, manque de tomber sur la plaque de glace — oui, je ne retiens jamais les leçons — et rejoins notre appartement.

La porte à peine ouverte, je découvre deux grosses valises refermées et une glacière.

— Je savais que tu n'aurais pas oublié ! me lance Margault avec un sourire.

Elle attrape mon sachet et le fourre dans la glacière, avant d'aller chercher de petits cubes bleus dans le congélateur. Mon cœur se crispe. C'est fou ce que j'aime ma fille ! Et elle mérite tellement mieux...

— J'ai réchauffé un pain au chocolat, m'annonce-t-elle comme une grande. Mange, va aux toilettes et on pourra démarrer.

Confuse, j'obéis et mords dans la viennoiserie. Elle est encore chaude. Me guettait-elle à la fenêtre pour lancer le micro-ondes ? Je l'observe ajuster son joli manteau rouge par-dessus sa robe en velours noir côtelé. Ma fille s'est mise sur son trente-et-un !

— Le monsieur du covoiturage a préféré partir avec quelqu'un d'autre, m'explique-t-elle. Mais la dame nous rejoint dans... — Elle regarde l'horloge à côté du frigo — dix minutes.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit alors et Margault trotte pour aller ouvrir. Au dernier moment, elle s'exclame :

— Allez, va faire pipi ! Je me charge des valises.

J'obéis et j'entends une voix masculine aux accents chantants :

— Ce sont ces valises ?

Je reconnais immédiatement Pedro, notre voisin du premier !

— Ouiiii, s'extasie Margault.

Il a tout juste dix-neuf ans et je crois que ma petite fille a le béguin pour lui. Elle le compare à Jacob dans *Twilight* (oui, je sais, elle est un peu jeune pour ce genre de films, mais je ne maîtrise pas ce qu'elle regarde chez ses copines). Aussitôt ma commission terminée, j'inspecte mon reflet dans le miroir. De gros cernes mangent le dessous de mes yeux et ma peau est terriblement pâle. Je n'ose même pas retirer mon bonnet pour examiner l'état de mes cheveux. J'inspire et ouvre le placard pour ajouter un peu de mascara à mes cils. Sauf qu'il est vide. Un sourire m'échappe. Margault a vraiment pensé à tout...

— Maman, on va encore être en retard !

— J'arrive !

Je me dépêche de la rejoindre. Il ne reste plus que la glacière à descendre. Je la prends, mais l'index de ma puce oscille de gauche à droite.

— Non, c'est Pedro qui s'en charge. Toi, tu es en vacances !

Je m'accroupis alors à son niveau, puis pose un doigt sur son nez.

— Non, *on* est en vacances. Toi et moi.

— Oui, répond-elle avec un sourire heureux. Toi et moi !

Elle me serre soudain très fort dans ses bras. Avec délice, je ferme les yeux. Nos moments ensemble sont si rares... Je travaille beaucoup et elle est obligée de rester chez la voisine après l'école... La voisine ! Je ne l'ai même pas remerciée d'avoir couché Margault hier ! Ma puce doit sentir ma contraction, car elle chuchote :

— Je lui ai glissé la carte de vœux que tu as reçue de Tatie sous sa porte et j'ai signé à nos deux noms. Ne t'inquiète pas.

Pour une fois que les cartes si impersonnelles de ma sœur servent à quelque chose ! À part notre nom sur l'enveloppe, c'est à se demander si elle nous est réellement adressée.

— Que ferais-je sans toi, je souffle.

Mon petit ange me touche à son tour le bout du nez.

— Ne t'inquiète pas Maman, on va passer le meilleur Noël de toute notre vie !

Je saisis sa main dans la mienne et acquiesce :

— Oui, le meilleur Noël !

Bon, autant l'avouer tout de suite : le réveillon débute mal. Nous démarrons à 10 h 30, la fille du covoiturage fait la gueule et réclame une ristourne sur son blablacar, ce que je peux tout à fait concevoir. Je me demande déjà comment je vais payer l'essence avec tout cet argent en moins. Cependant, je ne veux pas alarmer mon petit ange, qui se réjouit de partir loin de notre appart exigü. Cinq heures de route nous attendent, mais nous sommes parées !

Notre « charmante » covoitureuse débarque à Nancy, et l'ambiance se détend. Il ne reste plus que Margault, Gus — son doudou en forme d'oie — et moi. Nous mettons à fond la cassette de musiques de Noël (oui, je vous ai expliqué que la voiture était vieille !) et chantons à tue-tête. Direction : le beau chalet familial au cœur des Vosges !

Néanmoins, nos chants se meurent lorsque le ciel s'assombrit et qu'il semble presque faire nuit. Et bien sûr, il neige pile au moment où nous empruntons la route qui entre dans la forêt ! La quantité de poudreuse déblayée au bord de la chaussée m'inquiète, mais je fais bonne figure. Par précaution, j'ai installé des pneus neige sur la voiture.

— On arrive bientôt ? me demande Margault pour la quinzième fois.

Son éternelle question ne m'agace pas, bien au contraire. Dans ces moments, elle me montre qu'elle est toujours une enfant, et cela me rassure.

— Encore une heure de route, je pense. Tu peux sortir la carte au cas où ?

Nous sommes habituées : on ne capte pas de réseau au sein du chalet et les GPS ne trouvent jamais l'itinéraire. J'arrive généralement à m'orienter de mémoire, mais avec cette luminosité, j'ai peur de me tromper.

— Oh, regarde, il neige ! s'exclame avec joie Margault.

Elle colle son nez sur la vitre avec un grand sourire.

— Génial, je me force à répondre.

Mercredi, ça ne pouvait pas attendre qu'on arrive ! Bientôt, les flocons se transforment en un raz de marée de neige et je roule presque au pas. Les virages sont assez abrupts et j'ai peur de rencontrer un autre véhicule en face. En réalité, croiser quelqu'un est fort peu probable, ce qui n'est d'ailleurs pas pour me rassurer. Si la voiture finit dans un ravin, nous avons le temps de mourir de faim avant qu'on nous remarque !

Mon stress doit être palpable, car mon petit ange arrête de chanter.

— Continue s'il te plaît.

Margault obtempère et seule sa voix arrive à apaiser l'angoisse croissante dans mon ventre. S'il y avait eu de l'espace sur le bas-côté, je me serais franchement garée. Mais vu la neige qui tombe, c'est peut-être signer notre arrêt de mort.

La voiture continue jusqu'à ce que Margault s'exclame :

— Là Maman ! Le panneau, tu le vois ?

Je plisse les yeux, mais ne distingue strictement rien. Et enfin, je l'aperçois, recouvert de neige. Il s'agit d'une grosse pancarte avec deux bois fixés dessus en diagonale, pour évoquer la tête d'un cerf. Mon père l'a installé ici pour signaler le petit chemin qui serpente dans la forêt. Je tourne et à partir de là, nous sommes ballotées de tous côtés. La voiture glisse sur des plaques de verglas et je m'attends à tout moment à rester bloquée.

Heureusement, après encore une grosse demi-heure, une maison toute blanche pointe le bout de son nez.

— On y est, tu as réussi Maman ! Tu es la meilleure !

Je souris. Je ne suis pas peu fière d'avoir conduit jusqu'ici ! Je me gare sur le côté, et me rassure en ne découvrant pas d'autres véhicules. Mes parents ne doivent arriver que le lendemain, mais il leur arrive de changer leurs plans sans prévenir. De bonne humeur, je me tourne vers mon chérubin :

— Tu files ouvrir et je prends la glacière, ça te va ?

Son pouce se lève vers le ciel et j'ajoute :

— Ne cours pas, sois prudente surtout !

— Toi, sois prudente tu veux dire !

J'enfonce son bonnet jusqu'à ses yeux, puis ouvre la portière. Pourquoi s'inquiète-t-elle ? Je suis toujours... Mon pied plonge dans une bonne dizaine de centimètres de neige et je manque de basculer. Je resserre mes bras sur moi, j'ai l'impression que la tempête traverse ma doudoune jusqu'à mes os. Heureusement, Margault file déjà vers le porche. Je me dépêche de récupérer la glacière dans le coffre. Les valises attendront !

Son poids me coupe le souffle. Qu'est-ce que ma fille a bien pu mettre là-dedans ? Elle a pris à manger pour un régiment, ou quoi ? Je la tire finalement comme un traîneau, puis la soulève sur les marches du porche. Le vent souffle avec tellement de virulence que de la neige s'y accumule aussi. Heureusement, Margault a déjà trouvé les clés sous le pot de fleurs et elle me tient la porte, triomphante.

Nous nous engouffrons à l'intérieur et soupirons d'aise en refermant le battant.

Aussitôt, l'obscurité enveloppe le hall d'entrée. La tempête est si épaisse dehors que la lumière ne perce pas à travers les fenêtres.

— Vite, Maman, il fait tout noir !

Mes doigts cherchent l'interrupteur. Margault ne supporte pas la pénombre et je sens la tension dans sa voix. Enfin, je le trouve et appuie dessus. Le couloir s'illumine. Je me fige un instant et fronce les sourcils : Papa aurait-il oublié de couper le courant l'année dernière ? Comment se fait-il que l'électricité fonctionne ? Mon petit

ange pousse alors un cri émerveillé. J'ai à peine le temps de cligner des yeux qu'elle trotte dans la pièce droit devant nous.

— Oh, Maman, regarde, c'est magnifique !

J'ai du mal à y croire moi-même. Toute la maison est décorée ! Des guirlandes dorées et argentées recouvrent les murs et forment un chemin d'honneur jusqu'au salon où un sapin d'au moins deux mètres trône à côté de la cheminée ! Des boules rouges et or, ainsi que des cristaux blancs le parent de haut en bas. Une belle crèche stylisée agrmente son pied avec Marie, Joseph, les moutons... attendant les rois mages et le petit Jésus.

— Ah, Maman ! On met plein d'eau partout ! Mamy va être furax.

Par réflexe, je me recule du tapis du salon et Margault court dans l'entrée. La neige fond sur nos vêtements et coule sur le parquet.

— Maman ! rouspète mon petit ange.

Elle a déjà retiré ses chaussures et son manteau. En chaussettes, elle me tire par la main.

— Allez ! Je veux faire le tour !

Je reste un instant pantoise, puis obéis. Mes vêtements atterrissent sur le portemanteau. Une fois mes pieds sur le parquet, je m'étonne de le trouver si chaud... Ce n'est pas possible. Ce chalet n'a pas été habité depuis Noël dernier ! Ah moins que mes parents aient pris un vol plus tôt ? Non, il n'y a pas d'autres manteaux ou chaussures que les nôtres dans le hall...

— Maman, réveille-toi !

Margault se poste devant moi et croise les bras d'un air furibond. J'admire ses traits encore enfantins. Bientôt, elle deviendra une belle jeune fille. Que le temps passe vite !

— Maman ! gronde-t-elle un peu plus fort.

— Ok, ok, je capitule.

Margault reprend la direction du salon et contemple le sapin.

— L'étoile est trop belle !

Ses yeux s'écarquillent en se posant sur l'astre qui scintille au-dessus de l'arbre. Je souris et elle commence son inspection.

— Tu cherches quelque chose ?

— Je me disais que, peut-être, le Père Noël avait déjà laissé un cadeau...

Je me retiens de rire. La découvrir si enthousiasmée me ravit le cœur !

— Je vais allumer un feu avant que le froid de l'extérieur ne pénètre dans la maison.

Je me dirige vers la cheminée. Des chaussettes de toutes les couleurs y sont accrochées. Mes doigts courent malgré moi sur la première. Il ne s'agit pas d'une belle et grande chaussette de magasins comme on en voit partout (avec une tête de Père Noël, un renne ou un bonhomme de neige). Non, celle-ci est en feutrine verte. Je passe doucement sur les contours des autres morceaux qui sont collés dessus : du rose pour le visage, du rouge pour le bonnet, et de la laine blanche pour la barbe, du moins, qui l'était jadis, car le temps l'a jaunie.

— D'où elle vient ? m'interroge Margault. C'est la première fois que je la vois.

Et pour cause, d'habitude, toutes les décorations de mes parents sont belles sous toutes les coutures !

— C'est moi qui l'avais faite pour Papy et Mamy. Je devais avoir ton âge, je crois.

— Pourquoi ils ne l'ont jamais accrochée avant ? s'étonne Margault.

Mes lèvres s'étirent en un sourire sans joie et je m'accroupis à ses côtés.

— Tu sais bien que Mamy aime les jolies choses. Les chaussettes dans les magasins ont un plus bel aspect.

— Moi je la trouve jolie, c'est ma préférée ! rétorque alors mon petit ange.

Une douce chaleur envahit mon cœur.

— Merci, ma puce.

Elle passe ses bras autour de mon cou et je l'enlace. À cet instant, je me sens bien, heureuse. Me retrouver seule avec ma fille, la veille de Noël, est le plus beau cadeau qu'on peut me faire !

— Maman... tu me serres trop fort.

— Oh, pardon ma chérie.

Je relâche mon étreinte et lui souris. Son expression enjouée me fait presque chavirer.

— Tu veux que je t'aide à allumer le feu ? me propose-t-elle alors.

— Ah, oui, le feu !

Ce que je peux être distraite !

Des bûches attendent déjà dans l'âtre. Je prends le papier journal qui se trouve dans une petite boîte. Mes yeux se posent sur les cendres qui n'ont pas été nettoyées... Pas de doute, quelqu'un a bien allumé un feu récemment. Le même quelqu'un qui a décoré le chalet ? Est-ce que mes parents me feraient une blague ? Ou alors auraient-ils payé une personne pour s'assurer que tout soit prêt à notre arrivée ? Cela ne leur ressemble pas. Ils sont plutôt du genre à limiter les dépenses... Et puis, ces dernières années, c'est toujours Margault et moi qui avons décoré les lieux avec les caisses préparées à cet effet. Je me souviens encore des cartons avec le nom de chaque pièce annoté dessus. Misère si on ne respectait pas les prescriptions de ma mère !

Je me relève, songeuse, tandis que Margault tend les mains vers le feu crépitant. Sa chaleur me procure un bien fou ! Je m'étire alors de tout mon long et soudain, je me fige. Où se trouve la tête de sanglier accrochée habituellement en haut de la cheminée ? Pas que celle-ci me manque, mais... Ma mère a toujours refusé qu'on y touche ! Une peinture, composée d'un traîneau qui s'envole au-dessus d'une forêt enneigée, le remplace. Ma main se porte sur ma bouche. Cette peinture... Elle me ramène tellement en arrière... À une époque où je possédais encore des rêves...

— Maman, pourquoi tu pleures ?

Je secoue la tête.

— Moi, pleurer ?

Je lui offre un large sourire et essuie mes joues. Cependant, ma fille n'est pas dupe.

— Oh ça... Ça doit être la chaleur du feu. Je me recule, tu as raison, ce n'est pas bon de rester trop longtemps figée à côté.

Un bruit dans le couloir me fait sursauter.

— Tu as entendu ?

— Entendu quoi ? me demande ma fille.

— Dans le couloir...

Cette fois, ma poitrine se serre. Non, trop de choses me paraissent anormales. Mes parents sont gentils, mais tout ça... ça ne leur ressemble pas !

Je passe la tête dans le hall et m'écrie :

— Il y a quelqu'un ? Papa, Maman, si c'est vous, ce n'est pas drôle !

J'avance encore de quelques pas et mon pied manque d'écraser un Père Noël à terre. J'avise la petite table en bois qui sert habituellement à poser nos clés, et le remets dessus. Serait-il tombé tout seul ? Il n'y a pourtant pas de courants d'air...

— Maman, tu me fais peur...

Margault fronce les sourcils et serre fort Gus contre elle.

— Tu n'es pas contente que tout soit déjà prêt ?

J'inspire, je ne dois pas communiquer mon stress à Margault. Nos moments ensemble sont tellement rares... Je dois museler ma paranoïa.

— Je pensais avoir entendu Papy et Mamy, mais je me suis trompée.

Elle ouvre alors de grands yeux écarquillés.

— Tu crois que des lutins se cachent dans la maison ? Ça expliquerait tout !

— Tu as raison, ça doit être ça !

L'innocence de Margault m'arrache un nouveau sourire. Des lutins ? Quelle imagination ! Mais en même temps, cela ne peut que renforcer la féerie de ces fêtes.

— Je vais remplir le frigo et préparer à manger, j'annonce alors. Les lutins doivent avoir le ventre vide après autant d'efforts.

— Oh, tu veux dire qu'il n'y a rien ici pour eux ? conclut-elle d'un air soucieux.

— Cela fait un an que personne n'est venu dans le chalet. À part peut-être quelques conserves...

Les yeux de Margault s'écarquillent un peu plus.

— Maman, j'ai une boîte de biscuits dans ma valise. Est-ce que je peux aller la chercher ? Je vais trouver les lutins et la leur donner !

Interdite, je la contemple sans répondre.

— S'il te plaît ! insiste-t-elle en me tirant par le poignet.

Cela a vraiment l'air de la tracasser... Que dois-je faire ? Lui dire que les lutins n'existent pas ? Non, je vais la laisser vivre la magie de Noël.

— Écoute, je me rhabille et file chercher les valises. D'accord ?

— Tu es la meilleure !

Elle m'étreint très fort. Que voulez-vous répondre à ça ?

Chapitre 2



Je ressemble à un bonhomme de neige, mais les valises sont rentrées et ma fille est aux anges. La tempête redouble de violence et j'ai bien cru que j'allais m'envoler. Cette fois, je suis carrément obligée de retirer mon jean trempé. Heureusement, la cheminée fonctionne bien : la température intérieure est plus qu'agréable.

— Je vais chercher les lutins ! annonce Margault en récupérant le fameux paquet de biscuits de son sac.

Bien entendu, Gus l'accompagne. Pour ma part, j'entreprends de déplacer la glacière. Pour cela, je dois d'abord traverser le salon, puis la salle à manger. La cuisine est en effet ouverte sur les espaces de vie. Sa modernité tranche avec le côté rustique de la maison. Des poutres de bois sombre décoorent le plafond des pièces et la brique s'associe aux murs dans des tons toujours aussi chauds. Dans la cuisine, c'est l'inverse : les meubles virent au gris foncé, de même que l'îlot central composé de plaques vitrocéramiques et d'une hotte. Le plan de travail en marbre noir permet d'y manger quand on n'est pas trop nombreux. Je n'ai jamais compris pourquoi ma mère tenait à ce point à créer une cuisine ultra confort alors qu'elle n'y vit que quelques semaines dans l'année.

J'ouvre le frigo et, comme je m'y attendais, le découvre vide. Pire, il n'est même pas branché. Nos lutins sont peut-être des pros de la déco, mais ils ne pensent pas aux aspects pratiques ! J'enfonce la prise électrique, puis regarde autour de moi : les décorations ont aussi envahi la cuisine ! Ici, pas de guirlande, mais un grand traîneau repose sur les étagères. Des rennes attendent sur le rebord de la fenêtre et des figures en neige artificielle égayent les vitres. Curieuse, j'abandonne mon poste et inspecte celles du salon et la porte-fenêtre menant sur le jardin et le lac, plus loin, où j'aimais me baigner en été.

Je ne me souvenais même pas que nous disposions de pochoirs ! Sauf... Mon cœur opère un bond dans ma poitrine en découvrant une forme entre le cheval et le renne. Encore un reliquat de mon enfance... Est-ce que ma mère a quelque chose d'horrible à m'annoncer ? Toutes ces attentions ne lui ressemblent vraiment pas... Bon sang, je sais ! Elle a un cancer ! C'est notre dernier Noël ensemble !

Mes doigts s'accrochent au rebord de la fenêtre, puis je tâtonne ma poche arrière de jean, ou plutôt... ma culotte.

— Mer... credi !

Que voulez-vous, quand on a un enfant, on prend de bonnes habitudes, y compris pour les jurons ! Je me précipite vers le hall et manque de glisser sur le parquet. Puis je récupère mon portable dans le pantalon. Je dois en avoir le cœur net, je dois l'appeler.

« Tulululut ».

— Grrrrr.

Aucune barre de réseau ! Ça, c'est ma veine ! Ce n'est déjà pas facile en temps normal, mais avec la tempête...

— Inspire, expire.

Je dois me calmer. De toute façon, je découvrirai la réponse bien assez tôt.

Quand le frigo me semble assez froid, je dispose notre nourriture sur les deux étages du bas, afin que Margault puisse se servir. Je réserve ceux du haut à ma famille, qui ne manquera pas d'apporter ses propres réserves. Rien que l'idée d'un repas tous ensemble me tire un soupir de désespoir. Mais bon, il faut ce qu'il faut.

Puis, je commence à préparer le souper. Il est à peine seize heures, mais toute cette route m'a creusé, et je sais que ma puce aussi.

— Margault ! je crie. C'est prêt, tu viens manger ?

Aucune réponse.

— Margault ?

Cette fois, je m'impatiente. Je n'ai beau avoir cuisiné que des pâtes avec une sauce bolognaise de mon cru, je tiens à ce qu'on mange chaud.

— Margault ?

Je tombe presque des nues en la voyant passer la porte sous l'escalier qui mène aux étages.

— Qu'est-ce que tu faisais dans la cave ? Je croyais que tu avais peur d'y aller ?

Son oie en peluche bien serrée dans ses bras, elle lève haut le menton et m'assène :

— Maman, je ne suis plus un bébé ! Et je te l'ai dit, je cherchais les lutins !

Eh bien ça... Qu'elle les cherche au point d'affronter ses peurs, chapeau ! Encore l'année dernière, elle n'osait pas descendre une seule marche.

— Et ? je lui demande alors qu'elle rejoint la cuisine. Tu en as trouvé ?

— Non..., soupire-t-elle en s'asseyant. Mais ils sont timides, c'est normal !

Je lui serre les pâtes et verse la sauce dans son assiette.

— Et les biscuits ? Où sont-ils ? je questionne, sur le ton de la conversation.

Margault s'agite sur sa chaise, mal à l'aise. Cette petite chipie les aurait-elle mangés avant le repas ?

— Je les ai laissés aux lutins. Juste au cas où, me précise-t-elle avant de s'empiffrer de nourriture.

La sauce tomate déborde de ses lèvres et elle me sourit d'un air malicieux. Je plisse les yeux et appuie sur son nez.

— Allez, va, je vais te croire pour cette fois-ci ! Mais pour la peine, tu m'aideras à aérer les lits après le repas.

— Oui Maman !

Malgré son estomac rempli de biscuits, l'appétit de Margault me sidère. Elle mange tout le contenu de son assiette, et en réclame même une deuxième.

— Je peux la déposer dans la cave ? Je suis sûre que les lutins se montreraient !

Je me disais bien que ça cachait quelque chose.

— Non, Margault. Cela risque d'attirer les rats, ou d'autres animaux.

— Des écureuils ? tente-t-elle avec un grand sourire. On est en pleine forêt ! Et les écureuils sont si mignons !

— Pas de nourriture dans la cave, je répète alors, sur un ton plus dur.

— C'est pas drôle..., soupire-t-elle comme si c'était la fin du monde.

Je réfléchis à toute vitesse.

— Écoute, on va laisser les casseroles sur les plaques, et les lutins n'auront qu'à réchauffer tout ça quand on dormira cette nuit, ça te va ?

— Oui ! s'exclame-t-elle.

Elle se tourne vers sa belle oie en peluche.

— Et Gus est d'accord.

— Si Gus est d'accord..., je conclus avec un sourire.

Au lieu de les ranger, je laisse les deux casseroles sur l'îlot central. Ah, que ne ferions-nous pas pour nos chères petites têtes blondes ?

Nous passons le Réveillon de Noël toutes les deux, indifférentes à la tempête qui hurle dehors. Les murs sont solides, les fenêtres bien isolées et même si des branches venaient à s'abattre sur le toit, la maison est si grande que nous trouverions un endroit où nous abriter du vent et du froid.

— Je n'ai plus de voix, je déclare en m'avachissant sur le canapé.

— Allez Maman ! On peut chanter les Disney à présent ?

— Cela fait deux heures qu'on joue au Karaoké ! Et puis...

Je la toise d'un air espiègle.

— Le Père Noël ne passera pas tant que tu ne dormiras pas !

Margault croise les bras pour signifier son mécontentement. Puis, son regard se voile et elle se tourne vers la fenêtre du salon. Il fait si noir qu'on n'y voit que nos reflets (après tout, il est vingt et une heures passées).

— Maman...

— Oui, ma puce ?

Margault semble profondément tracassée et je m'inquiète.

— Tu crois que le Père Noël va réussir à venir sous cette tempête de neige ?

Je lui offre mon plus beau sourire.

— J'en suis persuadée. Pourquoi ma chérie, tu attends quelque chose en particulier ?

Elle se mord la lèvre et serre Gus contre son visage.

— Je peux pas te dire, c'est un secret.

— Viens là.

J'ouvre mes bras et la serre contre moi.

— Tu sais, parfois le Père Noël ne nous offre pas toujours ce qu'on demande.

— Pourquoi ? gémit-elle avec une moue déçue.

— Parce que ce n'est pas le bon moment, ou que ça ne serait pas une bonne idée pour une autre personne. Certaines décisions impactent toute une famille.

— Comme le fait d'avoir un chien ? s'enquit-elle.

Mes muscles se contractent. Je me doutais qu'il s'agissait de ça !

— Oui. Sur le moment, nous serions tous heureux. Mais comment ferions-nous après les vacances ? Je travaille jusque tard le soir et toi, tu vas à l'école. Il serait triste de rester autant tout seul. Ensuite, c'est nous qui serions tristes de le savoir triste. Et comme le Père Noël sait tout ça, il n'apportera pas de chien.

— En quelque sorte... Le Père Noël sait mieux que nous ce dont nous avons vraiment besoin ?

Je dépose un gros baiser sur sa joue, fière de son raisonnement.

— Tu as tout compris.

Margault m'offre son plus charmant sourire. Il lui manque une canine inférieure, et je la trouve trop mignonne.

— Et pour répondre à ton autre question... Le Père Noël maîtrise la magie. Il arrivera à venir, tempête ou pas. Compte sur lui !

— Merci Maman !

Ses petits bras entourent mon cou et je la câline. Je suis tellement heureuse de passer ce temps auprès d'elle ! Je regarde la tempête et formule un vœu très égoïste : j'aimerais qu'elle dure, juste encore un peu, afin de rester seule avec ma puce. Je n'ai pas envie de la partager, pas maintenant.

— Tu me mets au dodo ? Attention, toi non plus tu ne dois pas y aller trop tard !

J'éclate de rire. Alors ça, c'est trop fort !

— Promis ! je lui assure avec gaieté.

Nous montons à l'étage où nous attendent cinq chambres et trois salles de bain. Quand je vous disais que mes parents faisaient tout en grand ! Margault rejoint l'une des plus petites, avec du papier peint rose et des licornes. Je grimace malgré moi à l'intérieur.

Elle récupère son pyjama dans sa valise et l'enfile. Je n'ai pas le cœur de l'obliger à se laver. On est toutes les deux fatiguées. Et puis, c'est le réveillon. Elle en profite pour vite se faufiler sous la couette, sa petite oie en peluche bien calée dans le creux de son épaule droite.

— Tu me chantes une chanson ?

Je lève les yeux au ciel.

— Juste une, une dernière ! S'il te plaît !

Elle me lance un regard implorant auquel je ne peux jamais résister. Je capitule et lui chante la berceuse de Tarzan. Elle voulait du Disney, en voici. Je ne possède peut-être pas la voix de Phil Collins, mais je me débrouille pas mal.

— Bonne nuit ma puce, je t'aime.

— Je t'aime, Maman.

Nous nous sourions et je referme doucement le battant lorsqu'elle m'appelle :

— Maman ? C'est bien vrai que le Père Noël fait toujours ce qu'il y a de mieux pour nous ?

— Oui, ne t'inquiète pas. Fais de beaux rêves.

— Toi aussi.

Cette fois, je ferme la porte complètement, puis redescends l'escalier, avant de tomber sur le canapé. Je soupire et laisse mon

regard divaguer sur la débauche de décorations de Noël sur les murs, les meubles « style cottage » et le sapin. Bon, c'est pas tout, mais y a encore du boulot !

Je récupère mon jean désormais sec et l'enfile. Puis, je me poste devant la porte de la cave. Ma tension augmente, ma gorge se crispe. Bon sang, je n'ai aucune envie de plonger là-dedans. J'ai même peur de ce que je vais y trouver !

— Inspire, expire.

Je m'agrippe à la rampe et appuie sur l'interrupteur avant d'entamer la descente aux enfers. Le silence recouvre les bas-fonds. Pas une seule marche n'ose grincer. J'avance prudemment dans l'escalier, puis arrive enfin tout en bas. Heureusement, la lumière fonctionne toujours. Comme pour me narguer, l'un des néons au plafond commence à grésiller. Je vous jure, s'il s'éteint et me plonge dans le noir, je me mets à hurler !

La cave s'étend sous toute la superficie de la maison. Elle n'est pas chauffée, et je regrette déjà de ne pas avoir enfilé de pull. En revanche, elle est saine, exempte d'humidité. Du carrelage recouvre le sol, mais les murs sont bruts et les câbles électriques courent au plafond.

J'avance dans le couloir, qui donne sur cinq cavités sans porte. Je les connais bien. Une première sert à entreposer les confitures de mon père, une autre les boîtes de conserve (croyez-moi, leur nombre diminue vite quand nous sommes tous présents, comme le prouve la pièce déserte), une troisième les décorations de Noël et... Je me dirige vers l'avant-dernière : les cadeaux des enfants !

Mon pied s'enfonce alors dans un paquet de biscuits vide.

— Margault ! je grommèle, mécontente.

Quelle chipie ! Je m'apaise vite en découvrant son état. Il a été éventré comme si elle mourait littéralement de faim. Pourquoi ne pas m'avoir prévenue sur la route ? Pensait-elle que j'allais la gronder ? À moins que ce ne soit pas elle ? Je regarde tout autour, mais ne perçois pas de miettes, ni d'excréments de souris ou de rats. Non, c'est elle, et

elle n'a simplement pas osé jeter l'emballage à la poubelle. Ma fille, tu aurais dû mieux cacher les traces de ton méfait !

J'attrape le paquet, et me fige. Il se trouve à seulement quelques mètres de la pièce aux cadeaux. Oh non ! Je me précipite dans celle-ci. Je l'imagine déjà avec les emballages déchirés... Si ma fille ne croit plus au Père Noël à cause de ma négligence, je ne me le pardonnerai jamais !

J'entre comme une tornade dans la pièce et m'apaise aussitôt. Pas de papiers au sol !

— C'était moins une ! Faut que je me calme, sinon je vais pas passer la nuit, me dis-je à moi-même.

Je me laisse glisser sur le mur et contemple l'océan de présents qui jonche le sol. Bientôt, le désespoir prend le pas sur le soulagement. Ma mère a encore fait une crise de consumite aigüe !

Mon téléphone se met soudain à vibrer dans ma poche et je le retire par réflexe.

« 20 SMS ».

« 30 appels en absence ».

— Oh mer... credi !

Pratiquement tous les messages proviennent de mes parents. Même mon père, qui s'inquiète rarement, a tenté de me joindre à cinq reprises. Surtout, je ne bouge pas et profite de la petite barre de réseau pour rappeler ma mère.

Elle décroche dès la première sonnerie.

— Jo, tout va bien ? Vous êtes au chalet ? Vous êtes coincée dans votre voiture ? Vous avez eu un accident ? Bon sang, Jo, dis quelque chose !

J'aimerais bien, mais elle ne me laisse pas le temps d'en placer une !

— Ne t'inquiète pas, tout va bien. On est arrivé, mais une tempête de neige brouille les communi...

— Georges, elles sont en vie !

Merci, Maman, de m'écouter jusqu'au bout.

— Pauvre Margault ! s'exclame ma mère. Elle doit être terrifiée ! Si seulement j'étais présente pour la réconforter...

Elle parle tellement fort dans le combiné que je suis obligée de l'éloigner de mon oreille. Pourtant, je n'ai pas enclenché le haut-parleur.

— Je suis là pour elle, tu sais...

— Là pour elle ? Tu veux qu'on discute de tes horaires impossibles ?

Une boule s'enfonce dans mon estomac. J'appuie sur la touche volume et le descends au minimum, puis reprends :

— Maman, ce n'est pas la question. On est au chalet, tout va bien.

— « Tout va bien » ? Ça ira mieux quand on sera là ! Notre vol a été reporté à cause de la neige. Si ça se trouve, nous arriverons en même temps que ta sœur !

Cette fois, mon cœur s'emballe. Est-ce que la magie de Noël existerait bel et bien ? Anne et sa famille ne viennent que samedi, car son mari travaille. Serait-ce pour moi l'occasion de passer du temps seule avec Margault ?

— Je sais à quel point tu dois être déçue, ma chérie... Mais je compte sur toi. Tu as trouvé les cadeaux de Margault ? N'oublie pas de tous les mettre au pied du sapin ce soir. Elle serait tellement déçue s'il n'y avait rien. Car je suppose que tu n'y as pas pensé, n'est-ce pas ?

Non, mais, elle me prend pour qui ? Bien sûr que j'y ai pensé ! Mes yeux lèchent le raz de marée de présents, avant de songer à celui qui attend sagement dans ma valise, caché dans mes chaussettes. C'est vrai que je ne fais pas le poids...

— Maman, à ce sujet, j'aimerais que tu arrêtes de lui acheter autant de cadeaux.

— Ne dis pas n'importe quoi ! Ah, ton père m'appelle, on va s'attaquer aux huitres. Je compte sur toi ! Ne gâche pas le Noël de ta fille !

Et elle raccroche. Je n'en reviens pas ! Je fixe le téléphone d'un air abasourdi. J'éclate :

— Ce que j’essayais de te dire, chère Maman, c’est comment veux-tu apprendre à un enfant la valeur d’un cadeau, s’il s’en voit offrir des dizaines à chaque occasion ? Tu veux quoi ? La transformer en Dudley Dursley ?

Encore un peu, je jetterais mon téléphone par terre ! Au lieu de ça, toujours accroupie, je laisse ma tête tomber entre mes genoux.

— Je ne vais pas gâcher le Noël de ma famille ! Tu m’entends ?

Là c’est trop. Pourquoi est-ce que ces paroles sortent toutes seules de ma bouche alors que la communication est coupée ? Pourquoi suis-je incapable de dire tout ça à une vraie personne ? Décidément, je fais tout mal. Et ça me bouffe.

— Je fais mon possible, tu sais...

Je renifle bruyamment et m’essuie le visage sur mon bras.

— Ça y est, je deviens dingue au point de me parler à moi-même !

Je souris, mais le cœur n’y est pas.

— Père Noël, si tu existes vraiment, je t’en prie. Laisse-moi plus de temps avec Margault. Je veux que cette fête de Noël soit inoubliable !

Bon, je dois me ressaisir. Ma mère veut bien faire. Je me relève et appuie mes mains sur mes hanches. J’ignore pour combien d’allers et retours j’en ai pour remonter tout ça, mais ça me fera penser à autre chose. Je vérifie les étiquettes, mais tout est bien séparé. Il y a même la grosse tête de sanglier qui me nargue, posée au sol, en compagnie d’autres trophées de chasse.

Je soupire.

Je suis trop dure avec mes parents. Ils ne veulent que le bonheur de Margault. Sinon, pourquoi auraient-ils retiré ces animaux empaillés ? Ils savent à quel point leur petite fille les déteste.

— Allez, un peu de sport te fera du bien, ma vieille ! Et puis, porter des caisses, ça te connaît !

Je compte le nombre de cadeaux à remonter. Trente-neuf, soit trois de plus que l’année dernière. Ah ah. On va dire que c’est le fruit du hasard...

Chapitre 3



Je grommèle et me retourne dans mon lit. Le sommeil me quitte et je n'en ai pas envie. Je me sens bien, dans ces draps doux et chauds. Soudain, mes paupières s'ouvrent en grand. Je vais être en retard au boulot ! Le réveil n'a pas sonné !

Je me redresse aussitôt sur les fesses et cligne des yeux. Ce n'est pas mon salon. Mes yeux se posent sur les meubles en bois peints en blanc et sur la porte ouverte de la salle de bain privative. Mes vêtements y gisent en boule.

Un long soupir de bien-être s'échappe de ma poitrine. Je ne bosse pas aujourd'hui, je suis dans le chalet pour Noël... Noël ! Oh bon sang ! Mes doigts attrapent mon téléphone : neuf heures vingt ! Margault doit être réveillée depuis longtemps ! Si ça se trouve, elle ouvre déjà ses cadeaux en bas, et moi j'ai loupé ça ! Mer...credi !

Je me lève d'un bond, enfile de grosses chaussettes en laine jusqu'aux genoux. Je ne prends pas la peine de mettre un jean, ma fille connaît de toute façon le large t-shirt qui me sert de chemise de nuit. D'ailleurs, elle l'adore : Grosminet essaie d'y attraper Titi. Oh certes, j'ai bien emporté le pyjama — rose, notez bien — offert par ma mère à Noël dernier, mais je le déteste. Le rose n'est décidément pas ma couleur.

Je patine sur le parquet tellement je glisse avec mes grosses chaussettes. Néanmoins, je ne diminue pas la cadence et me précipite dans la chambre annexe à la mienne. La porte est entrebâillée. Je la pousse doucement et mon cœur fait un bond. Mon ange est encore endormi ! Je ne crois pas en ma

chance ! Sa petite oie blanche est bien serrée dans ses bras, et Margault sourit, de ce sourire si pur et innocent qu'ont les enfants. Le trajet de la veille a dû l'épuiser !

Plusieurs minutes s'écoulaient avant que je me décide à la laisser se reposer. Nous sommes en vacances, nous avons le temps. Sereine, je descends sur la pointe des pieds les marches de l'escalier. Je vais lui préparer un bon chocolat chaud et des pancakes ! J'adore les pancakes, mais je n'ai jamais l'occasion d'en cuisiner. Ma puce sera tout heureuse en se réveillant avec cette délicieuse odeur !

Je passe dans le salon. Le large canapé dissimule une partie des cadeaux sous le sapin. Comme ça, ma chérie sera encore plus surprise ! J'avoue, je ne suis pas peu fier de moi.

Dans la cuisine, j'ouvre le frigo et m'empare du lait de soja. Le bouchon ne m'oppose aucune résistance. Bizarre... J'étais pourtant persuadée d'avoir emporté une bouteille neuve. Qu'importe ! J'en verse dans une casserole et me dirige vers la plaque de cuisson.

— Mmmhh...

Je m'immobilise. C'est quoi ce bruit ?

— Mmmhh...

Je tends l'oreille, mais ça ne provient pas de la cuisine. Je dépose la casserole, puis avance à pas prudents dans le salon, sans rien distinguer. À moins que... cela émane du sapin ? Je fixe le dos du canapé. Non, je deviens complètement dingue, j'ai dû m'imaginer...

— Mmmhh...

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et j'attrape le premier objet à ma portée, soit un Père Noël d'environ cinquante centimètres. J'avance avec précaution. Je rêve, dites-moi que je rêve ! Il n'y a personne sur ce canapé !

Allez, Jo, sois courageuse ! Et je n'ai même pas mon téléphone sous la main pour appeler de l'aide ! Je me rapproche et passe la tête au-dessus du dossier. Personne sur le canapé.

J'expire de soulagement. Mon cœur bat la chamade, encore un peu, j'en avais une crise cardiaque ! Je décide de faire le tour pour m'asseoir quelques instants. Je travaille trop, ces vacances me feront... Mon pied bute contre quelque chose et je trébuche. Je n'ai pas le temps de comprendre quoi que ce soit, que mon corps tombe comme une crêpe en avant. Mais au lieu de me réceptionner durement sur le sol, quelque chose amortit ma chute. Je bouge la tête et découvre du papier cadeau rouge.

Mince, ne me dites pas que j'ai atterri sur un jouet de Margault ! J'espère ne rien avoir cassé ! J'essaie de me redresser avec mes bras, mais ce présent est vraiment large. Et long aussi. Je ne me rappelle pas avoir remonté ça...

Oh mon Dieu !

Là, juste en face de moi, il y a... il y a un visage ! Une tête qui dépasse de tout ce papier cadeau !

Les paupières de ce visage s'ouvrent sur deux iris ambrés. Ils m'observent de longues secondes, et alors les lèvres bougent :

— Joyeux Noël, Jo.

Mes yeux s'écarquillent en grand. Cette fois, je ne peux plus douter de la réalité. Je me redresse aussi vite que possible et me mets à hurler. J'attrape tout ce qui est à ma portée : cadeaux, décorations et lui jette dessus, avant de me retrouver de l'autre côté du canapé.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous dans ma maison ? Sortez d'ici avant que j'appelle la police !

Je me précipite vers la cuisine, manque d'atterrir sur le sol tellement mes chaussettes glissent sur le parquet et m'empare d'un énorme couteau à viande. Des bouffées de chaleur m'envahissent et l'adrénaline est si forte que j'entends mon cœur cogner dans mes oreilles.

— Maman ? Pourquoi tu cries ?

Envie de découvrir la suite ?

[RDV ici pour le livre](#)

[dédiacé 😊](#)

[Et ici pour la version ebook](#)